

Le grand cirque du Bowery Amphithéâtre est venu terminer les plaisirs d'un mois bouleversant comme nous n'en avons jamais eu. Chacun veut aller voir Otto Motty et les frères Suisses. Il y a foule chaque soir. Tous ces divertissements en font regretter un, qui à lui seul les vaut tous, c'est la comédie. Vraiment c'est une chose assez nouvelle que de voir une famille ou quelques membres d'une famille, jeter du louche sur la mémoire d'un père; car c'est bien ce que font les nouveaux propriétaires du théâtre en ne voulant point le louer pour des représentations dramatiques; pour des raisons religieuses, c'est donner à penser que leur père n'était point religieux, et pourtant chacun sait bien que c'était le contraire dans la vie de l'ancien propriétaire du théâtre. Mais il faut espérer que ces messieurs en viendront à des raisonnements plus justes; et alors nous pourrions dire, en allant au spectacle, que Québec est devenue la capitale des arts et des sciences... sans le savoir.

UN APPRENTI.

CORPORATION.

Il est maintenant à peu près certain que les affaires de l'état ne peuvent marcher le moins qui vaille sans que j'y aille mettre le nez, puis, par une conséquence toute naturelle, mon grain de sel; j'annoncerai donc avec plaisir au public que vendredi soir dernier je me suis donné la récréation d'aller entendre notre sage corporation. Cela s'explique: nous n'avons plus ni Mr. Buckingham, ni les crocodiles, ni les chevaux-savants, ni Symes, ni aucune bête curieuse, il faut donc se rejeter sur la corporation; faute de didons on mange des grues. Donc je suis allé à la dernière séance de la corporation, et, si je regrette quelque chose ici-bas c'est de n'avoir pas emporté sur moi le plus petit bout de crayon; car sans cela j'aurais pu faire part à mes farceurs de lecteurs, de quelques scènes des plus drôlatiques. Si ma mémoire était moins revêche, j'essayerais de retracer quelques unes des ébouriffantes remarques qui y furent faites, mais telle qu'elle est je ne me permettrai que de vagues souvenirs.

D'abord monsieur le Maire suggéra à ses collègues l'a-propos de remercier publiquement les militaires sur les services signalés et incalculables qu'ils ont rendus à l'occasion du dernier feu de la Basse-Ville. Cela est fort bien, et nous rédacteur-en-chef du Fantasque, approuvons hautement Mr. le Maire de ce qu'il approuve les militaires. Dans notre siècle égoïste les gens zélés et complaisants sont rares, c'est bien juste au moins de les payer..... en paroles. Mais après cela, monsieur le Maire s'est lancé, avec une éloquence toute fervente contre l'apathie des citoyens et leur refus de prêter leur aide pour la protection des maisons, le sauvetage des marchandises, etc. On voyait que l'honorable fonctionnaire parlait du cœur et qu'il était touché. Monsieur le docteur Morrin crut devoir faire chorus dans ce concert de reproches auxquels Mr. Jones ajouta tout le poids de ses observations. Le pauvre échevin en avait la larme à l'œil. Véritablement à l'entendre on se laisserait aller à l'idée que c'est le citoyen le plus zélé, le plus patriotique, le plus désintéressé, le plus sensible qui respire sous le ciel canadien; on voit qu'il veut passionnément le bien public. J'allais oublier de dire que Mr. Jones, durant le cours de son improvisation, enlaidie d'une prodigieuse quantité de grimaces, déclara qu'il avait honte de vivre au milieu de la population de Québec et que si quelque chose pouvait lui faire renier sa patrie ce serait le spectacle de l'indifférence des citoyens à la vue de la destruction des propriétés. En effet cette indifférence envers le bien d'autrui doit lui pa-